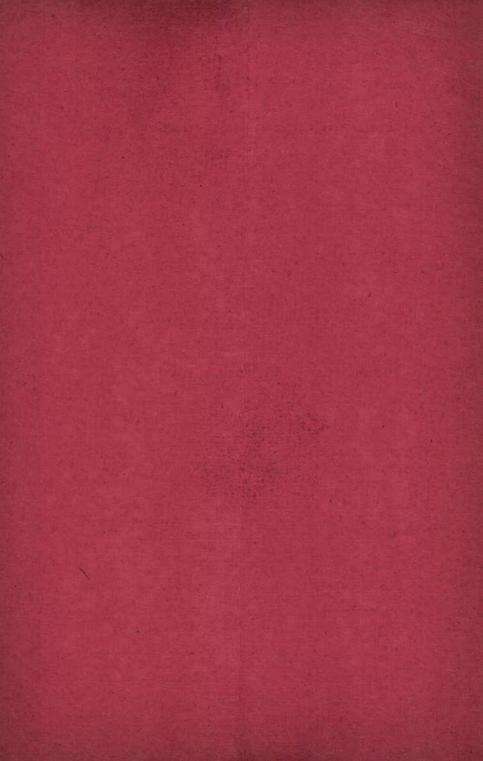


RÈGNE DE CHARLES-EMMANUEL

jusqu'à l'Édit de Hantes et au Traité de Vervins ~ 1580-1598 ~



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE pour les Familles Vaudoises



17 Février 1916

Les Vallées Vaudoises

SOUS LE

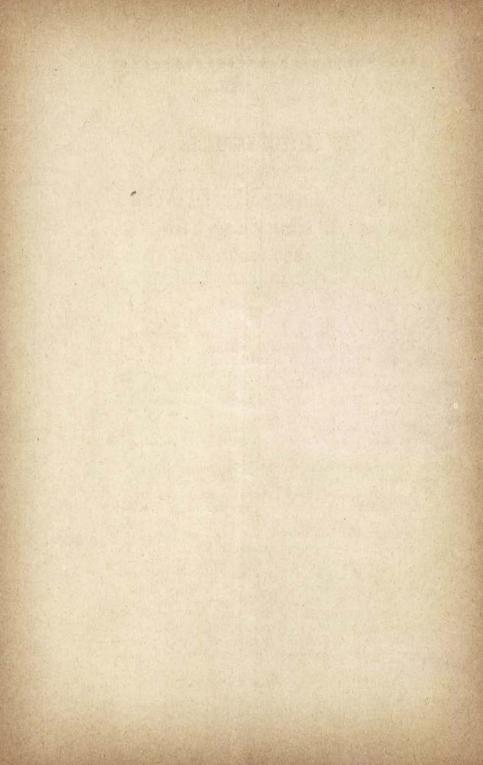
RÈGNE DE CHARLES-EMMANUEL I

jusqu'à l'Édit de Nantes et au Traité de Vervins

* 1580-1598 *



Publié par la Société d'Kistoire Vaudoise pour les Familles Vaudoises.



LES VALLÉES VAUDOISES

SOUS LE

RÈGNE DE CHARLES-EMMANUEL I

jusqu'à l'Édit de Nantes et au Traité de Vervins 1580-1598

ous devons nous occuper, cette année, d'une période très troublée, où l'on voit intervenir, tour à tour, le duc de Savoie, Lesdiguières, le chef des Huguenots du Dauphiné, et plusieurs autres personnages. De même l'action se porte, non seulement de l'une à l'autre des Vallées Vaudoises, mais encore dans celles du Marquisat de Saluces, du Dauphiné et de la Provence. Cela requiert, de la part des lecteurs, une attention particulière pour saisir le fil de l'histoire.

Charles-Emmanuel succéda à son père, Emmanuel-Philibert, en 1580. Bien qu'il n'eût que dix-huit ans, il se montra, dès l'abord, capable de gouverner ses Etats, en dépit des grandes difficultés qui lui venaient de leur position entre la France et la Lombardie,

alors au pouvoir de l'Espagne.

Au point de vue religieux, on aurait pu croire que le fils de Marguerite de France, la douce et pieuse protectrice des Vaudois, se serait montré plus tolérant que son père. Il n'en fut rien. Quoique dans sa politique changeante il ait été parfois allié à des Etats protestants, il fut un grand persécuteur des Vaudois et, lorsqu'il leur laissa quelque relâche, il le fit parce qu'il y trouvait son intérêt, et qu'il avait besoin de leurs bras pour ses guerres incessantes.

Il accueillit avec bénignité la députation vaudoise qui alla lui prêter le serment de fidélité, et qui lui fut présentée par Philippe de Raconis. Bientôt après, il nommait capitaine des milices d'Angrogne, et environs, *Martin Bonnet*, qui s'était signalé dans les guerres de religion.

Mais, en même temps, il encourageait les missionnaires jésuites, qui infestaient les Vallées, recourant
à tous les moyens pour faire des prosélytes. C'est
ainsi qu'ils enlevèrent un fils de Gille des Gilles, pasteur de la Tour, et l'enfermèrent dans leur couvent à
Turin; ils l'envoyèrent ensuite dans les Indes, sans
que le Duc tînt aucun compte des supplications des
pauvres parents, de M. de Raconis et d'autres personnages. C'est le premier cas connu d'une longue et
douloureuse série d'enlèvements de mineurs, qui se
prolongea jusqu'au règne de Charles-Albert, sans que
le souverain intervînt jamais pour faire rendre ces
enfants et respecter un droit que la nature même a
rendu sacré.

Ce fut encore Charles-Emmanuel qui étouffa les derniers restes des églises réformées du comté de Nice; il essaya aussi, à plusieurs reprises, de prendre Genève par trahison, pour y établir à la fois sa domination et celle du Pape.

Les troubles religieux dans les Alpes, après une courte trêve, recommencèrent en 1583, quand les troupes de la Casette, le violent chef ligueur de la vallée de la Doire, envahirent le Queyras, pour y imposer le papisme.

Les Vaudois de la vallée du Guil appelèrent à leur secours leurs frères piémontais.

Le rendez-vous fut fixé à Abriès. Les contingents des vallées de Pérouse et S. Martin, devant fournir une marche plus longue et franchir le col d'Abriès, toujours pénible, arrivèrent en retard, ce qui exposa ceux du val Luserne à affronter seuls un ennemi dix fois supérieur en nombre et muni de cavalerie. Résolus à ne pas se retirer sans combattre, ils se virent bientôt cernés, la cavalerie ayant poussé d'Aiguilles jusqu'à la Monta, pendant que différents corps d'infanterie occupaient, à l'envers, le Bois de Marassan remontaient le vallon de Malrif pour prendre les Vau-

dois à revers, et les attaquaient de front sur le Collet

de Gilly, qui descend du Palavas.

Les bouillants capitaines, Jacques Pellenc, du Villar, et Pierre Frache, d'Angrogne, chacun à la tête de cent arquebusiers, se jetèrent tête baissée contre le centre et l'ébranlèrent; mais ils durent se retirer précipitamment, lorsqu'ils s'aperçurent que les troupes, descendues du Malrif, s'étendaient jusqu'au Valpreveyre et allaient leur couper tout moyen de retraite. La rencontre fut sanglante pour les deux partis. La principale perte que les Vaudois y firent fut celle du capitaine Jacques Appia, de S. Jean.

Pendant qu'ils reformaient leurs colonnes sur les sentiers qui gravissent les cols Ubert, Malaura et Bouchier, survinrent les milices des deux autres vallées; mais il fallut reconnaître que, même ainsi, ils n'étaient pas en état de braver des forces prépondérantes et qu'il n'y avait qu'à repasser la frontière.

Ils retournèrent cependant encore à plus d'une reprise en Queyras, jusqu'à ce que la prise du Château, par Lesdiguières, en 1585, eut étendu à toute cette

vallée les bienfaits de la liberté de conscience.

À la même époque, l'abbé de Pignerol voulant rétablir le payement des dîmes au val Pérouse, la vallée s'en remit à un arbitrage qui, naturellement, donna raison au clergé. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore ces communes payent un lourd impôt annuel à l'évêque ou aux curés, bien que la dîme ait été instituée, à l'origine, comme une compensation du fidèle en faveur de celui qui lui prête ses soins pastoraux.

Un peu plus tard, quelques soldats du fort de la Pérouse assaillirent brutalement les pasteurs François Guérin et Paul Garnier. Ce dernier, natif de Bobi, avait la charge de la paroisse de Pérouse et Méan, et résidait au hameau de la Chapelle, où passait alors la rrontière entre le Piémont et le Dauphiné. C'est surtout sur lui que les agresseurs s'acharnèrent; aussi fut-il laissé pour mort sur la route. À l'ouïe de ce nouvel attentat, tant de Vaudois s'assemblèrent en armes que le gouverneur de la vallée recourut à l'intervention du pasteur de Pinache, Elie Schiop, qui avait été prieur du couvent du Colletto, à Pignerol, et qui s'était converti à l'Evangile. Le gouverneur promit que les coupables seraient sévèrement punis;

en réalité, on leur donna le temps de s'échapper et il ne leur fut rien fait. Garnier guérit et put reprendre ses fonctions; mais il lui resta la parole empêchée, à cause d'un grand fendant qui lui avait ouvert la

bouche jusqu'à l'oreille.

Presque en même temps, survenaient, en Hollande, l'infâme assassinat de Guillaume d'Orange, béni par la S. Eglise, et, en France, la constitution de la Ligue Catholique, à laquelle le duc de Savoie adhéra, en épousant l'infante Catherine d'Espagne. Leur mariage, célébré à Barcelone, fut rehaussé par un autodafé, où figura un nombre de réformés, brûlés vifs, tel qu'on ne l'avait pas vu depuis longtemps.

Ces nouvelles ne promettaient rien de bon aux Vaudois, d'autant plus que, en l'absence du souverain, le clergé romain relevait la tête. Il célébrait le triomphe avant la victoire, selon l'expression d'une supplique, que les Vaudois adressèrent au Duc à son

retour.

En effet, le roi de France, Henri III, fort de l'appui de l'Espagne, ayant cru pouvoir réprimer violemment les Réformés de ses Etats, ils se soulevèrent, entre autres Lesdiguières, tout puissant en Dauphiné,

et en bonnes relations avec les Vaudois.

Au reste, en accédant à la Ligue, Charles-Emmanuel avait su tout en vue de se servir de la puissance espagnole pour occuper le Marquisat de Saluces, à la faveur des guerres civiles de France. Pour pallier cette incursion faite au dommage d'une nation alliée, il prétexta d'y être obligé afin d'empêcher que l'hérésie ne s'étendît du Marquisat au reste de l'Italie.

Lesdiguières ayant passé le Col de l'Agnel et occupé Châteaudauphin, dans la vallée de la Varaita, fournit au Duc l'occasion de crier au péril huguenot et de rechercher l'appui du pape et de l'Espagne. Quand tout fut prêt pour une surprise, le 28 septembre 1588, il assaillit, en même temps, les principales places du Marquisat, et le conquit en grande partie, assez rapidement. Charles-Emmanuel montra aussitôt son intention de tenir en un état d'infériorité les nombreux réformés de sa nouvelle conquête, séquestrant les biens des plus riches propriétaires, pour en retirer un gros prix de rachat. Ainsi commença une persécution, qui s'aggrava d'année en année, jusqu'à ce

que, comme on le verra, il eut chassé par milliers les

réformés de cecte région.

La facilité avec laquelle il l'avait occupée excita l'ambition du Duc, qui songea à y ajouter la Provence, où le parti catholique l'appelait à grands cris, pour l'opposer à Lesdiguières. Mais, pendant qu'il n'y obtenait que des succès éphémères, le vaillant capitaine huguenot envahissait les hautes vallées de la Doire et du Cluson, faisait tenter en vain le passage de Mirabouc, défenda par les Vaudois, et recevait du nouveau roi de France, Henri IV, la charge

de reconquérir le Marquisat de Saluces.

Après avoir descendu le val Cluson par une marche rapide, il se présenta à l'improviste, le soir du 27 septembre 1592, aux portes de la Pérouse, alors bourg clos de murailles, les trouva ouvertes et s'en empara sans coup férir. Il avait quatre mille hommes de pied et sept à huit cents chevaux. Le gouverneur, François Cacherano de Briquéras, qui, par sa négligence, avait livré la place, bien que munie de hautes et fortes murailles, fit mine de vouloir défendre le château, qu'il rendit cependant le 2 octobre. Celui d'Osasc avait résisté moins de temps encore, tandis que Pignerol s'était défendu grâce à la vaillante épouse du gouverneur, Hortense de Piossasc.

Les habitants du val S. Martin, qui gardaient la frontière dauphinoise, du Col d'Abriès au Bric Trei Aval, apprenant soudain que l'ennemi avait pénétré par le bas, demandèrent du secours au val Luserne. Mais les hommes manquaient, le Duc les ayant emmenés en Provence. D'après l'avis du comte Emmanuel-Philibert de Luserne, on s'adressa au Conseil ducal. Il leur fut répondu qu'on ne pouvait rien faire pour eux et que, en attendant des temps meilleurs, ils eussent à payer contribution aux Français plutôt que de s'exposer à voir leur pays ravagé. Au reste, dès le 1^{er} octobre, Lesdiguières avait convoqué au Dublon les députés des communes et avait imposé

cette contribution.

Le lendemain, après la reddition du château de la Pérouse, les Français passèrent à Miradolo et occupèrent Briquéras, qu'ils fortifièrent. Trois cents hommes se portèrent jusqu'au château de la Tour, qui leur fut ouvert aussitôt par Louis Comazzolo, le successeur de Castrocaro. Il en fut de même du fort de Miraboue, dont la petite garnison manquait d'eau.

Pendant que le comte de Luserne s'enfermait dans le château de Cavour, pour défendre la fameuse roche, vraie sentimelle du Piémont, les Français ravageaient Vigon et Staffarda, bravant même le Duc, qui était arrivé à Savillan. En effet, Charles-Emmanuel, renonçant à ses conquêtes lointaines, se décidait enfin à réunir toutes ses troupes contre l'envahisseur.

Mais Lesdiguières, sans perdre de temps, transformait Briquéras en une vraie place forte, dont les canons furent traînés à force de bras, depuis le Ouey-

ras, par le Col de la Croix.

Le duc de Savoie s'efforçait de présenter cette invasion comme une guerre de religion, afin d'obtenir des secours du Pape et de l'Espagne. En réalité, Lesdiguières se montra partout tolérant et respecta les édifices du culte romain, quoiqu'il eût à sa suite des pasteurs, qui prêchaient en français et en italien; ta idis que, partout où il avait porté la guerre, en Chablais et en Provence comme au Marquisat, le Duc avait étouffé violemment les églises réformées.

Les diguières fit représenter ces choses aux Vaudois par le pasteur de Pragela, Claude Perron, afin de les décider à s'allier à lui dans la grande lutte contre la Ligue Catholique. Ils lui répondirent que leur conscience les empêchait de violer ainsi le serment de fidélité qu'ils avaient prêté à leur souverain naturel.

Alors le bouillant huguenot se présenta en armes à l'entrée de la vallée, ce qui obligea les comtes de Luserne à convoquer à S. Jean une assemblée, qui décida de se soumettre au Roi de France. L'acte d'hommage fut fait à Briquéras, le 1^{er} novembre.

Les diguières prenait sous sa protection les seigneurs et les habitants de la vallée et y maintenait le libre exercice des deux cultes. Les Vaudois firent admettre à la jouissance de cette liberté leurs coreligionnaires de Macello et Frossasco, près de Pignerol, ainsi que ceux de Meana et Mattie, près de Suse. Ils demandaient en outre la fondation d'un collège pour l'instruction secondaire, désir qui ne put se réaliser qu'au siècle dernier, et établissaient que les réformés de toute l'Italie, et d'ailleurs, pourraient se réfugier aux Vallées pour y professer librement leur foi.

Le 17 novembre, les Français commencèrent à attaquer le château de Cavour, qui se rendit le 7 décembre. Grâce à sa courageuse défense, le comte de Luserne, qui y commandait, obtint de pouvoir rejoindre le Duc avec ses 400 hommes et leurs armes.

Les Dauphinois repassèrent les Alpes avant l'hiver, laissant de grosses garnisons à Briquéras et à Cavour. Mais le commerce des Vallées avec la plaine resta suspendu, ce qui produisit une affreuse disette; Lesdiguières y pourvut en faisant transporter, en plein hiver, de grosses provisions de blé, de Guillestre jus-

qu'au val Luserne et à Briquéras.

Au printemps de 1593, comme les troupes ducales et espagnoles se disposaient à reconquérir les châteaux occupés par les Français, ceux-ci, pour concentrer leurs forces, rasèrent celui de la Tour, à la grande satisfaction des habitants, qui l'avaient vu naguère occupé par Castrocaro. Le château et les murs de la Pérouse furent aussi démolis. Le fort de S. Michel, à Luserne, et le Château du Loup, audessus de Miradolo, allaient subir le même sort, lorsqu'ils furent repris par les soldats du Duc, qui en massacrèrent tous les défenseurs.

C'est alors que Charles-Emmanuel fit ériger le fortin de S. Benoît, à Rochecoutel, pour surveiller la

vallée de Pérouse.

Ces succès firent espérer au Duc de pouvoir reprendre aussi le fort de Mirabouc; mais les Espagnols et Napolitains, qu'il avait à son service, commirent de tels désordres dans la vallée, qu'il fallut les renvoyer, de crainte que les Vaudois ne se soulevassent, « surtout les Angrognins, obtinés dans les hérésies et montagnards indomptables », selon l'expression d'un chroniqueur du temps.

Au moment où ils auraient eu le plus grand besoin de sages conseillers, les Vaudois furent privés, par la mort, de cinq de leurs pasteurs, tous sortis du catholicisme: Elie Schiop, de Giaveno, nommé plus haut, Jérôme Pisio, de Moncalier, François Solfo, de Coni, François Truchi, de Cental, et Jérôme Miolo, de Pignerol, auteur de données précieuses sur l'histoire

vaudoise.

Repoussé de la Tour, Charles-Emmanuel décida de reprendre Cavour, et il était sur le point de réussir, grâce au manque d'eau, dont souffraient les assiégés, quand survint, le 25 juillet, l'abjuration d'Henri IV. Cette indigne comédie ayant été acceptée par le pape et par la Ligue, il s'ensuivit une trêve générale, que

le Duc se vit forcé d'accepter.

Il en résulta un état d'incertitude, qui fut particulièrement pénible pour le val Luserne. Pendant que le chef-lieu était entre les mains des Piémontais, le reste de la vallée, avec le gros de la population, obéissait à Lesdiguières, le Pélis marquant une frontière bien faible entre les deux armées. La rivière séparait. en outre, le chef-lieu de la meilleure partie de son territoire, le foresto de S. Jean, habité par des Vaudois. Ceux-ci, empêchés d'intervenir au Conseil et ne pouvant se constituer en assemblée légitime, demandèrent au général français d'être détachés de Luserne et organisés en une commune à part. Lesdiguières l'accorda; mais les longueurs de la procédure et la guerre en empêchèrent l'exécution, et il fallut plus d'un demi-siècle de troubles, couronnés par l'infâme massacre des Pâques Piémontaises, pour que cette mesure fût adoptée.

Les Vaudois de la Tour s'étaient mis à célébrer, de temps en temps, leur culte public, dans la chapelle, propriété communale, qui s'élevait à l'extrémité du Girp, ou place, de S. Marguerite et dont l'emplacement est encore marqué par une croix. Les quelques catholiques, habitant presque tous le chef-lieu, n'y faisaient aucune difficulté; mais le clergé, qui avait son centre à Luserne, regardait ce fait comme une profanation et avait juré de l'empêcher. Avertis de ce mauvais dessein, les réformés avaient cependant continué à se servir de ce local, se fiant à la trêve.

Mais, en dépit de celle-ci, le 15 mai 1594, une compagnie de cavalerie, commandée par le comte de Ternavas, frère du Duc, vint les surprendre, en passant par Bubiane et Luserne. Ils pensaient trouver l'assemblée réunie et en faire une nouvelle Saint Barthélemi. Mais, de crainte d'être découverts, ils avaient marché si rapidement, que, à leur arrivée, les premiers fidèles commençaient à peine à former un petit groupe à la porte du temple. Ils se ruèrent sur eux, en tuèrent quelques-uns et en blessèrent d'autres. Le pasteur, André Laurent, dont le logis était atte-

nant à la chapelle, surpris à l'improviste, fut fait prisonnier avec sa famille et une dixaine de ses paroissiens.

L'alarme ayant été donnée, il accourut bientôt tant de gens armés que la cavalerie jugea bon de se retirer, et il fallut toute la prudence des plus sages pour empêcher que l'indignation ne se déversât sur les papistes de la vallée, dont les indications avaient servi à pré-

parer cet acte de brigandage.

Les prisonniers, conduits à Saluces, furent libérés, moyennant rançon, sauf le pasteur. Ce malheureux, pour obtenir sa liberté, finit par abjurer. Le clergé le ramena plus tard dans la vallée, croyant de s'en servir pour amener au papisme ses anciennes ouailles. Il n'en fut rien. Au contraire, un moine ayant trompé une fille de Laurent, l'honneur de l'église romaine en fut justement taché. L'ex-pasteur ne survécut pas longtemps à cette humiliation.

Si la Tour avait dû subir cette incursion, nictée par la haine religieuse, Luserne et Bubiane n'étaient guère mieux traitées par leurs garnisons d'Espagnols et de Bourguignons, malgré la présence du Duc.

Ce dernier, ayant enfin achevé ses préparatifs de guerre, se porta avec une grosse armée contre Briquéras, qu'il assiégea étroitement. Le 25 septembre, il envoya à la Tour 1400 hommes, en majorité Espagnols, pour empêcher la venue d'un secours français qu'on annonçait. Pendant que la garnison du bourg se défendait vers l'Angrogne, l'ennemi força la barricade élevée du côté du Pélis et pénétra dans le village par la Ruà des Bruns, surprenant par derrière les défenseurs de la porte orientale et de l'église romaine. Ceux-ci durent se retirer vers les ruines du fort, pendant que les Espagnols incendiaient les maisons, tuant tous ceux qu'ils trouvaient, sans égard au sexe ni à la religion.

Peu de jours après, Lesdiguières, passant par le val S. Martin et les Treize Lacs, descendit sur Angrogne pour observer la marche du siège de Briquéras. Il rentra ensuite en Dauphiné, recueillit rapidement 2000 hommes environ, et ne tarda pas à reparaître du côté de Bobi, par le Col de la Croix. Grossi par la garnison de la Tour, il alla camper à Bubiane, pour inquiéter les assiégeants, sans toutefois réussir

à en arrêter les opérations, si grandes étaient les forces de l'ennemi.

Le 23 octobre, Briquéras se rendit. La garnison en sortit «tambours battants, enseignes déployées, mêches allumées », c'est-à-dire avec tous les honneurs de la guerre. Ils étaient réduits à 500 combattants, outre 200 blessés et malades. On les escorta jusqu'à Bobi, tandis que Lesdiguières se retirait par Angrogne. Les Vallées rentrèrent alors sous l'obéissance du Duc.

Les fanatiques, qui entouraient Charles-Emmanuel, le poussaient à se servir de son armée victorieuse pour massacrer les Vaudois, prétextant le serment de fidélité qu'ils avaient prêté au Roi de France. Ils feignaient d'oublier que les catholiques de la vallée en avaient fait autant, et à leur tête les comtes de Luserne et de Briquéras. Le Duc refusa cependant de verser le sang de ses sujets, et se contenta d'exiger la restitution des temples, qui avaient précédemment servi au culte romain, entre autres la chapelle de S. Marguerite.

Les Français conservaient Cavour et Mirabouc, mais l'hiver suspendit encore une fois les progrès de Charles-Emmanuel. Ce ne fut que le 2 mai 1595 que

Cayour se rendit.

Restait Mirabouc. On en avait en vain tenté l'assaut à plus d'une reprise, en vain les Vaudois y avaient roulé de gros quartiers de roches du haut de Buffafol. La petite garnison tenait bon. Enfin le colonel Ponte et l'ingénieur Vitozzi y montèrent le 6 juillet, avec un millier d'hommes et trois canons, portés à force de bras par les habitants de la vallée. Dès que ces engins, placés en batterie en un lieu avantageux, eurent commencé à vomir la destruction sur ces murailles, qui n'étaient pas de force à supporter leur feu, le commandant se rendit; c'était la dernière place qui restât aux Français en Piémont. Le Duc voulut s'y rendre en personne pour en recevoir les cless. À son retour, les autorités vaudoises lui présentèrent leurs hommages sur la place du Villar; il répondit par ces mots: Soyez-moi fidèles et je vous serai bon prince, et même bon père. Quant à votre liberté de conscience et aux exercices de votre religion, je ne veux rien innover contre les libertés dans lesquelles vous avez vécu jusqu'à présent, et si quelqu'un

entreprend de vous y troubler, venez à moi et j'y pourvoirai.

Belles paroles, que Charles-Emmanuel ne tarda pas à démentir par sa conduite.

En effet, aussitôt après, il plaça de nombreux jésuites au val Luserne, et des capucins dans les



Fort de Mirabouc.

autres vallées, pour travailler à la conversion des Vaudois par les moyens que nous connaissons déjà. C'est alors qu'ils ramenèrent à Luserne le pasteur Laurent, mentionné plus haut, sans jamais le perdre de vue, tellement ils étaient peu persuadés de la sincérité de son abjuration.

Des réformés se trouvaient encore à Cardè, Osasc et Frossasco. Ils durent, à cette époque, abjurer ou se retirer aux Vallées; la plupart prit ce dernier parti. On essaya d'agir de même envers les Vaudois de Luserne; mais ils prouvèrent l'ancienneté de leur habitation dans ce bourg et obtinrent d'y rester.

Le Duc manqua aussi à ses promesses en laissant emprisonner les habitants du Marquisat, qui fréquentaient le culte aux Vallées, et qui n'étaient jamais libérés sans rançon. Il ne restait plus qu'une seule église vaudoise dans tout le Marquisat de Saluces, celle de Pravillelm, dans les envers de Paesana, sur la droite du Pô. Elle était desservie par le pasteur Antoine Bonjour, de Bobi.

Les soldats du château de Revel, situé au débouché de cette même vallée, se placèrent en embuscade et l'arrêtèrent, la nuit du 27 février 1597. Le gouverneur de ce château, où il fut tenu pendant près de six mois, espérait en tirer une bonne rançon, que les frères du captif s'empressèrent de réunir; mais l'In-

quisition demandait sa victime.

Dans ce danger pressant, le chirurgien Barthélemi Maunero, de Crouès, beau-frère de ce pasteur, demanda la permission de lui faire la barbe, et lui donna en secret une corde, en insistant pour que, sans perdre de temps, il se dévalât en bas des murs du château. C'était le 14 août, en plein midi, à l'heure où la chaleur forçait les soldats mêmes à chercher l'ombre et le repos. Le brave chirurgien surveillait l'évasion à distance. Ne voyant rien paraître, il revint vers son beau-frère, qu'il trouva fort perplexe. Il ne put que lui répéter: « Sauvez-vous, M.r Antoine, et promptement, autrement c'est fait de vous. Adieu ». Alors le pasteur, se recommandant au Seigneur, disposa sa corde et réussit à se glisser jusqu'au roc sur lequel les murailles étaient bâties. Un peu plus haut, il rencontra la laveuse du château, qui lui dit: « Ah! ah! vous vous sauvez, M.r Antoine? - Oui, dit-il, pour l'amour de Dieu, laissez-moi aller sans dire mot ». Il put ainsi gravir la colline de Rifred et le mont Brac et rentrer à Pravillelm à la nuit.

Les paroissiens lui formèrent alors une escorté de plus de cent arquebusiers et le conduisirent, par les montagnes, à Bobi, où Maunero se retira aussi. C'est là que, après un long ministère pastoral, ce bon vieillard mourut dans un âge avancé, en 1630. Pendant ce temps, la guerre continuait à sévir, et le Duc avait ordonné trois corps de troupes pour envahir le val Cluson. L'un, gravissant depuis Suse et Méane le Col de la Fenêtre, s'y retrancha; un autre atteignit, par Giaveno et Coazze, le Col de la Roussa; le dernier remonta la vallée jusqu'à Mentoulles et se fortifia à Ville Close. Les Valclusonnois, tous réformés, coururent aux armes et réussirent à repousser les premiers; les seconds s'égarèrent dans les neiges. L'affaire fut plus chaude à Ville Close, où le capitaine Balcet, des Traverses, réussit cependant à battre les Piémontais et à faire prisonnier leur commandant, qui était précisément le comte Paul de Piossasc, gouverneur de Revel.

Le pasteur Perron lui demanda compte de son prisonnier. Il répondit qu'il ne l'avait arrêté que sur un ordre souverain et que, d'ailleurs, il avait appris qu'il venait de s'évader. On envoya aux informations, et Bonjour rendit un tel témoignage aux bons traitements qu'il avait reçus du comte, que sa délivrance

en fut fort facilitée.

L'armée ducale, repoussée jusqu'aux confins du val Cluson, s'y fortifia, en érigeant une bastille, ou mur flanqué de tours, qui descendait le coteau de la chapelle et se terminait par un fortin sur le haut rocher du Bec Dauphin, en amont de Pérouse.

On bâtit en même temps le fort du Palais Louis, sur le sommet rocheux qui ferme, à droite, l'entrée du val S. Martin. Les soldats, qui y furent placés, ne tardèrent pas à se rendre odieux, en s'exerçant à canarder, à coups d'arquebuse, les Vaudois qui travaillaient leurs vignes sur la pente opposée du bassin,

au pied de la Tour de Bouvil.

Ces garnisaires, n'ayant pas réussi à s'emparer du pasteur de Pinache, Félix Ughetto, natif de Pigna, dans le comté de Nice, arrêtèrent son père et son frère et les livrèrent à l'Inquisition. Il serait trop long de citer les autres victimes de l'intolérance papiste, qui se déchaînait au moment même où les Vaudois, joints aux autres sujets du Duc, versaient leur sang pour leur souverain et pour leur pays.

Enfin, le 2 mai 1598, fut signée la paix de Vervins entre la France et l'Espague. Le Duc dut y accéder; mais la question du Marquisat de Saluces, pendante depuis dix ans, fut encore laissée en suspens, ce qui ne tarda pas à faire renaître les hostilités entre Charles-Emmanuel et Henri IV.

Ce dernier, en signant, le 12 avril, l'Edit de Nantes, venait d'assurer quelques années de paix aux protestants français, y compris les Vaudois des vallées de Pragela et de la Doire, tandis que leurs frères Piémontais continuaient à être à la merci des moines et des soldats, toujours sûrs de l'impunité.

Nous verrons, une autre année, s'il plaît à Dieu, avec quelle constance ils traversèrent ces temps dou-loureux, et réussirent à servir Dieu et à honorer le roi, même lorsque ces deux devoirs semblaient s'ex-

clure I'un l'autre.

Les temps, dans lesquels nous vivons, bien que plus faciles, exigent de notre part tout autant de fidélité. Les soldats vaudois, qui se battent sar les Alpes Orientales, continuent la tradition de vaillance et de patriotisme dont nos ancêtres ont donné tant d'exemples. Puissent-ils se montrer toujours de bous Italiens en même temps que des chrétiens fidèles.

JEAN JALLA.





